

CANZONE XVII

(Io vo pensando, e nel pensier m'assale)

Je vais pensif, et de mes réflexions naît pour moi-même une immense pitié. J'en arrive souvent à pleurer, non plus pour les mêmes motifs qu'autrefois, mais parce qu'en voyant chaque jour ma fin plus proche, je demande en vain à Dieu les ailes qui permettent à notre esprit, délivré de sa prison mortelle, de monter vers le ciel. Jusqu'ici prières, soupirs et larmes, rien n'a pu me relever. Et il est juste qu'il en soit ainsi, car celui qui s'est laissé tomber en route, alors qu'il pouvait demeurer debout, mérite de rester à terre quoi qu'il fasse. Sans doute les bras secourables auxquels je me confie¹ me sont encore ouverts; mais que d'exemples sont là pour me remplir de crainte! Aussi je frémis de mon état, moi qui me préoccupe de toute autre chose que de ma fin peut-être si proche.

Parfois une voix parle à mon esprit et dit :
« Qu'attends-tu donc? Quel secours espères-tu?

¹ Les bras de Dieu.